

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

La tentation d'Abraham. En lisant saint Augustin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 125-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# La tentation d'Abraham

## En lisant saint Augustin

On a pu lire, dans le précédent numéro des *Echos* (1/1974), le sermon que S. Augustin a consacré à la tentation d'Abraham (Gn 22). Plusieurs lecteurs en ont apprécié la beauté formelle, la souple structure et surtout la richesse théologique. Ils ont compris que, selon S. Augustin, Genèse 22 ne parlait pas seulement d'un homme exceptionnel, du père des croyants, mais que sous cette forme concrète était évoquée l'existence de chacun de nous, avec sa liberté et ses fascinations, devant les dépassements nécessaires et dans son rapport à Jésus-Christ.

Dans les notes qui suivent, nous ne voulons pas insister sur la portée théologique de ce sermon. Mais, comme aujourd'hui les questions de méthode préoccupent ceux qui veulent lire l'Écriture, nous voudrions poser la question suivante : quelle méthode de lecture S. Augustin nous suggère-t-il par son exemple ? quels conseils nous adresse-t-il ?

### 1. Pas de théories en l'air

« Quand vous entendez exposer le mystère d'un fait rapporté dans l'Écriture, croyez que cet événement s'est bel et bien passé comme il est décrit. Sans ce fondement réel, vous échafauderiez des théories en l'air » (*Echos* 1/1974, p. 56).

Il n'est guère possible de suivre, aujourd'hui, un tel conseil à la lettre. En effet, nous avons appris à mieux distinguer les genres littéraires et les façons de s'exprimer des auteurs de la Bible. Nous savons, par exemple, que l'auteur de Genèse 2-3 n'a pas voulu nous livrer le protocole d'un événement dont il aurait été le témoin ou au sujet duquel il aurait détenu des renseignements historiques. De même nous ne lirons pas en Exode 14 et 15 le récit du passage de la mer Rouge comme un communiqué de presse. Nous savons que la confession de foi a modelé la présentation littéraire de l'événement. « Croyez que cet événement s'est bel et bien passé comme il est décrit. » Oui, dirons-nous, à condition de tenir compte des genres littéraires et du langage propre de chaque auteur.

Seulement nous croyons que cet aspect n'est pas le plus important de la déclaration d'Augustin. Il veut nous dire autre chose. Il nous invite

à considérer **le texte comme notre maître**. Pour cela, il nous demande de l'accepter avec sa vérité tout entière, son genre littéraire et sa structure, avec ses arêtes et ses maladrotes, son panache ou sa pauvreté. Peut-être S. Augustin parlerait-il d'obéissance. Il s'agit, en tout cas, de neutraliser nos partis pris, de museler nos ambitions et nos soifs d'annexion. Il s'agit de **croire** que le texte est porteur d'un **message** et que, pour l'entendre, il ne faut pas combler artificiellement la distance qui nous sépare de lui. En écrivant, l'auteur a connu une certaine « mort ». En effet, dès qu'il est fixé et diffusé, le texte acquiert une autonomie par rapport à son auteur, il prend ses distances... Accepter d'écrire, c'est accepter cette distance avec les risques qu'elle comporte (celui de se voir interprété de façon tendancieuse, par exemple). Symétriquement, le lecteur doit savoir s'effacer (provisoirement) devant le texte. Il construira alors sur le « fondement réel » dont parle S. Augustin.

Les conséquences d'un tel effacement du lecteur sont considérables. Prendre le texte au sérieux impose, par exemple, à celui qui veut prononcer une **homélie**, une écoute et une **étude préalable** du passage qu'il veut commenter. Ce qu'on lui demande, c'est de proposer, de faire retentir les appels contenus dans le texte et non pas de se servir de l'Écriture comme **prétexte** à « théories en l'air ». Cela exige aussi, de la part des responsables de la **catéchèse** une connaissance approfondie de l'Écriture. Nulle technique de communication ne pourrait pallier l'absence de familiarité avec les textes bibliques eux-mêmes. Le même effort est demandé de tous les groupes qui se réclament de l'Évangile. Ce n'est que par une ascèse précise et beaucoup de patience qu'on peut accepter la **voie longue** qui passe par le texte. A tous, Augustin demande une **désappropriation** de soi devant l'autre qui parle.

## 2. Des questions pertinentes

Relisez le sermon. Vous constaterez à quel point S. Augustin s'est concentré sur l'essentiel. Sans doute, ce n'est pas un commentaire scientifique qu'il veut nous livrer. Il n'en demeure pas moins qu'ayant voué toute son attention à quelques questions majeures, il en a fait émerger un univers saisissant. La sagesse de Dieu et l'aventure de la liberté humaine, l'attitude juste devant les dons de Dieu, la portée prophétique du geste d'Abraham peuvent ainsi être mises en pleine lumière.

S. Augustin ne nous met-il pas en garde par son exemple ? Combien d'études bibliques et de commentaires ne satisfont qu'une curiosité bien extérieure aux textes ! Les recherches les plus minutieuses ne doivent jamais voiler le but. Le lecteur doit s'exercer à ne pas poser les questions oiseuses qui le détourneraient du vrai message (en Gn 22, se vouer à d'interminables recherches sur la situation géographique du mont Moriah, par exemple).

Ce flair spirituel qui guide Augustin le place dans l'axe de rédaction de la Bible. Elle est une confession de foi et non un ensemble de documents géographiques, historiques, ethnologiques, etc. Nous sommes conviés à entendre nous aussi les propositions majeures que nous adresse l'Écriture. Devenir chrétien, c'est faire lentement nôtre l'univers proposé. Un univers de présence, de liberté, de risque exaltant.

### 3. Un univers aux multiples entrées

S. Augustin, comme la plupart des Pères, nous semble manquer du sens de l'histoire. Il exalte à tel point l'unique auteur divin de l'Écriture que le travail, l'originalité et les hésitations des auteurs humains en sont souvent estompés. Là est incontestablement une des faiblesses de sa lecture.

Mais n'y a-t-il pas une contre-partie positive ? Cette foi massive devant tous les textes de l'Écriture lui a fait pressentir ce que la linguistique moderne redécouvre : on peut considérer la Bible comme un vaste ensemble structuré, comme un « corps » aux membres variés, comme une figure savamment composée où **tout nous renvoie à tout**. Une telle conception permet d'entrer par n'importe quelle porte dans l'univers biblique, elle ouvre la voie à des rapprochements illimités entre les textes, elle convie à un « jeu » théologique sans cesse renouvelé. A suivre la voie ouverte par Augustin, nous ne lirons pas l'Ancien Testament comme un roman policier. En effet, si nous connaissons à l'avance le meurtrier, la lecture d'un roman policier perd de son intérêt. Au contraire, dira Augustin, c'est la fin de l'histoire, l'événement « Jésus-Christ » qui éclaire tout et c'est lui que nous savourons déjà tout au long de l'ancienne alliance. De même la lecture de l'Évangile n'est plénière que si nous conservons en mémoire ses racines et connexions avec l'Ancien Testament.

### 4. Lire prophétiquement

Si toutes les entrées de l'univers biblique sont bonnes et donnent accès à l'ensemble, la Bible n'est cependant pas sans rythme ni sans pente. Il faut scruter l'événement humain, contempler sa face terrestre, première, mais ne pas oublier qu'il est symbole, signe d'autre chose. Par sensibilité esthétique, S. Augustin était porté à jouir du détail concret. Mais par formation néo-platonicienne il croyait au sens caché, aux beautés invisibles, à la portée prophétique des récits. « La naissance d'Isaac est à la fois réalité et signe d'autre chose » (*Echos* 1/1974, p. 57).

Notre lecture serait incomplète, selon lui, si nous n'opérons constamment ce **passage** des figures à la réalité. Ce passage se fera selon un ordre chronologique, celui de l'harmonie entre les deux Testaments.

Ainsi c'est tout l'Ancien Testament qui devient une vaste figure à interpréter. Avec la présence du Christ et de l'Eglise comme clefs d'interprétation.

Il est possible qu'Augustin et les autres Pères aient parfois péché par subtilité et soient tombés trop facilement dans l'exploitation allégorique. Leur exemple demeure cependant éclairant : il ne saurait y avoir de lecture croyante de l'Ecriture sans cet esprit de quête, sans cette intuition fondamentale que l'Ecriture est un vaste symbole et qu'elle a une portée prophétique.

## 5. Une lecture pour aujourd'hui

Augustin a souvent commenté la tentation d'Abraham. Il l'a fait de manière plus explicite dans trois grands textes : notre sermon, daté de 391 ; un passage de son commentaire du psaume 30 écrit vers 394-396 ; enfin une page de la *Cité de Dieu* rédigée vers les années 410-413. Or ce qui frappe, c'est que toujours sa lecture répond aux problèmes de l'heure. Il y a donc chez lui une double fidélité : il se veut rigoureusement fidèle au texte (avec sa portée humaine et prophétique), d'une part ; mais, d'autre part, il entend éclairer la situation bien précise du moment. Ainsi, chaque fois qu'il lira Genèse 22, il dégagera avec une belle constance trois centres d'intérêt : la portée humaine de la tentation comme épreuve de la liberté ; l'annonce en figure de la Croix de Jésus ; la prédication sans voile du grand rassemblement des peuples comme accomplissement des promesses faites à Abraham. Voilà pour la fidélité au texte. Mais voici pour la réponse aux problèmes de son temps : dans le sermon, il répond aux objections des Manichéens (Comment Dieu peut-il tenter ?). Dans son commentaire sur le psaume, il lit en Genèse 22 une réfutation de la doctrine donatiste, et quand il élaborait la *Cité de Dieu* il y découvrait une consolation devant les malheurs de la chute de Rome.

On doit donc conclure que pour Augustin toute lecture de l'Ecriture peut en définitive éclairer la situation du lecteur, se muer en appel qui puisse être entendu par lui, lui offrir de nouvelles possibilités d'être. Dans une lettre à des professeurs d'Ecriture sainte, Paul VI ne disait pas autre chose : « L'interprétation n'a accompli toute sa mission qu'au moment où elle a montré comment la signification de telle page de l'Ecriture peut s'appliquer au moment présent de l'histoire du salut, c'est-à-dire quand elle en a fait apparaître l'application dans les circonstances présentes de l'Eglise et du monde. »

Ne devrions-nous pas, forts de l'exemple d'Augustin, tenter une lecture de ce grand texte pour en obtenir une meilleure intelligence de ce que nous sommes, de ce que nous devons être ?

Grégoire Rouiller